

vrir une place dans une jonque en par-tance, et bientôt il entra dans la baie de Yédo, il jeta l'ancre devant Yokohama.

Le spectacle qui s'offrait à sa vue le charma et lui fit bien augurer de son voyage. "De quelque côté qu'il se re-tournât, il apercevait des collines verdoy-antes, des falaises pittoresques, des vil-lages tapis au milieu d'arbres qui vien-ent plonger jusque dans l'Océan; puis en approchant davantage, des habitations de plaisance (les bungalow) étagés sur le "Buff," un quai régulier et couvert de maisons élégantes, une ville blanche au pied d'une montagne verte." Ajoutez à cette vision charmante un climat doux, et vous comprendrez la satisfaction d'Astier : "Pourvu, se dit-il, que le gouvernement... on verra bien." Il débarqua avec sa boîte d'outils, qui ne le quittait jamais et qui composait le meilleur de ses richesses. La vue des Japonais ne lui déplut pas; ils avaient l'air assez bons enfants. Mais qu'il rit donc de bon cœur lorsqu'il ren-contra un fonctionnaire de l'État, un "yakunin" de haut rang! "Ce person-nage, vêtu à l'européenne, semblait sortir de la maison d'un fripier où il se serait affublé plutôt qu'habillé de vêtements à bon marché et de linge douteux; muni d'un parapluie d'alpaga, coiffé d'une cas-quette de lapin et portant des bottes écu-lées. "Quelle drôle de binette!" s'écria le Parisien; et en arrivant chez le consul français il riait encore de la rencontre.

Le consul lui demanda la raison de cette gaieté. Astier se mit à singer "le yakunin" de la façon la plus comique et avec la verve d'un boulevardier parisien. A sa grande surprise, le magistrat conserva sa gravité et lui apprit que le person-nage dont il venait de se moquer n'était rien moins que le premier fonctionnaire de Yokohama; et, jugeant bien le caractè-re de notre homme, il lui proposa une petite promenade de santé qu'Astier n'eut garde de refuser.

Le consul le conduisit à un grand bâti-ment où, dans une salle pavée, il vit quatre Japonais assis sur une estrade: c'é-taient des juges. On amena devant eux les accusés un à un; on les fit mettre à genoux, le front contre terre et on leur lut leur sentence: l'un d'eux voulut pro-tester, un garde le contraignit à baisser la poussière. "Qu'ont-ils? fait demanda Ast-ier à son guide.—Ils ont volé.—Et ils sont condamnés...?—A mourir.—A mou-rir? diable! la loi est sévère... le gou-vernement...—Suivez-moi."

Le Parisien se trouva bientôt dans la cour d'une prison. A quelques pas devant lui une fosse peu profonde, et dans l'angle deux hommes en costume de hauts digni-taires chamarrés d'or, et assez semblables aux sénateurs de l'Empire, armés de sabres. Dans une salle voisine attendaient sept condamnés. "Ces hommes, dit le consul, il y a une heure, ne savaient pas qu'ils fussent mourir.—On est expéditif dans ce pays.—Très-expéditif." La toi-lette des malheureux ne fut pas longue, car la coiffure des Japonais laisse le cou à découvert: il n'y a pas de vêtements pour les suppliciés, et la seule formalité consiste à leur bander les yeux et à leur cacher le visage avec une simple feuille de papier, serrée sur le front par une corde de paille.

"Il s'éleva un chant rythmé, plaintif et guttural, comme s'il sortait de gorges desséchées par l'épouvante; c'était "l'Uta," la dernière chanson qu'on leur permet d'entonner avant de marcher à la mort et pour s'y encourager. Puis le premier des malheureux parut, toujours lié de corles, et soutenu plutôt que conduit par deux aides-bourreaux. On le fit agenouiller au bord de la fosse, un sabre brilla... Mais ce n'était encore que l'aide, qui coupa les liens et lui fit relever un peu la tête pour que le défaut des vertèbres se pré-sentât bien horizontalement. Tandis qu'il répétait "Mada! mada! (pas encore! pas encore!) l'un des hommes retirés dans l'angle s'est avancé le sabre au poing, et lève déjà son arme. Un éclair... un coup sec... un flot de sang qui jaillit... un tronc qui tombe avant que l'aide ait cessé de répéter: pas encore! On rejette

cette masse sanglante à côté de la fosse, tandis qu'un autre condamné se laisse por-ter ou avance en défaillant vers ce trou qu'il ne voit pas sous son bandeau, mais où il sent, chose horrible! l'odeur du sang qui vient de couler." Cinq fois Astier, pâle comme un mort, "vit briller l'éclair terrible; et la même main sans trembler, la même lame sans s'émousser, accomplit cette même besogne... Cinq cadavres se sont alignés le long de la fosse sans qu'un cri, sans qu'une plainte, un gé-missement, soit venu interrompre ce morne silence, sans qu'on ait entendu d'autre bruit que celui d'une vertèbre rompue et d'une tête qui roule..."

Astier, bouleversé, voudrait s'enfuir, le consul le retient: non moins silencieuses, non moins poignantes doivent être les deux dernières exécutions. Frappés d'une con-damnation plus légère, les deux derniers coupables doivent être étranglés. "L'é-tranglement, plus douloureux, à ce qu'il semble, est une peine moins grave que la décollation, parce que, respectant l'intégrité du corps, il permet au bouddhiste de retrou-er un jour sa nature entière sous une forme nouvelle.

"A deux pas de la fosse encore fumante se dressent deux poteaux, percés, sur la face antérieure, d'un trou dans lequel passe une corde faisant nœud coulant, et sup-portant sur la face postérieure un énorme poids de fer. On amène successivement les deux patients, qui sont hissés sur deux billots de bois et retenus au poteau par des liens trop lâches pour pouvoir servir de points d'appui à leur corps. On leur passe autour du cou la corde fatale: le poids de fer tombe; une horrible secousse agite le corps; on enlève les billots sur lesquels reposent les pieds; une nouvelle convul-sion secoue le patient, mais pas une plainte ne peut sortir de cette gorge comprimée... Astier, frémissant d'horreur, suivait les tortures de cette agonie, non sur le visage qui est voilé, mais sur la poitrine que dé-couvrent les vêtements entrouverts; on voit le diaphragme se soulever avec des convulsions désespérées pour essayer une aspiration; des spasmes ébranlent la ma-chine. Il serait temps encore, peut être, de le rendre à la vie... L'immobilité suc-cède aux pandiculations... c'est la fin?... Non, pas encore! Cependant, à la montre du consul, voilà six minutes que la sup-plice dure... Mais les têtes s'inclinent enfin; on découvre ces faces bleuies et contorsionnées... Tout est fini. Pour la septième fois en un quart d'heure, l'œuvre de Dieu vient d'être anéantie par la main des hommes!" Le Parisien, hébété, le front inondé d'une froide sueur, regarde les ac-teurs et les témoins de ces tragédies: "pas un muscle n'a bougé sur leur face, il n'y a ni pâleur ni émotion sur leur visage. L'homme au sabre essuie placidement son arme et la remet au fourreau, et rien ne reste que sept cadavres sur lesquels planent déjà des vautours."

Mais laissons Astier raconter lui-même ses aventures.

"En sortant de la prison, tout tournait autour de moi, le ciel me semblait rouge, le consul me dit: 'Vous voyez que l'on ne plaisante pas ici...' Je balbutiai quel-ques mots de réponse, et, comme il m'en-gageait à ne pas rester à Yokohama et à me rendre à Yédo, où je trouverais non pas plus facilement, mais plus fructueusement du travail, je le remerciai et l'assurai que le lendemain je me mettrais en route. Il voulut bien m'offrir sa bourse, mais je re-fusai de le mettre à contribution, possé-dant peu de choses, il est vrai, mais suffi-samment pour faire ma route. Il eut la bonté de me donner quelques renseigne-ments très-utiles. Il me conduisit chez un marchand où j'achetai un grand chapeau et deux ou trois paires de chaussures en paille, dont les indigènes se servent en voyage, et je me trouvai parfaitement bien; et, après avoir salué, j'entraï dans une mé-chante auberge, qui avait la prétention d'être tenue à l'européenne. Pas de chaises, mais du moins des fourchettes, du vin, trop cher pour moi, du pain, ou quelque chose qui y ressemblait, et du saki, eau-de-vie faite avec du riz. Mon repas se com-posa d'une tranche de poisson, de riz cuit

à l'eau, de thé et de saki. Le maître de l'établissement, un vieil Hollandais qui parlait un peu le français, me fournit de bonnes indications, me laissa fumer ma pipe; et, comme j'étais très-fatigué, et que la nuit m'empêchait de visiter la ville, je lui demandai un lieu pour dormir. Il m'indiqua une grande pièce où étaient déjà étendus deux ou trois Japonais sur des bancs de bambou. Je mis mon mouchoir sur ma figure pour me protéger contre les moustiques, plaçai sous ma tête ma boîte à outils en guise d'oreiller, et me couchai.

Je passai une détestable nuit: dès que je fermais les yeux, l'affreuse scène de la prison m'apparaissait. Aussi, il n'était pas encore jour que j'étais sur pied. Je pris deux ou trois tasses de thé, mis du pain dans mes poches, mon chapeau de paille sur ma tête, mes semelles de paille à mes pieds, un revolver à ma ceinture, ma boîte sur mon dos, et me voilà en route pour Yédo, ou plutôt pour le port, où j'aurais de suite un bateau qui me donna une place. Après ma navigation rapide et sans dan-ger dans la baie, j'arrivai à Yédo, la capi-tale du Japon. Un Bordelais, marchand de vin, qui se trouvait dans le bateau, voulut bien me piloter. Il me donna l'as-surance de trouver facilement de l'ou-vrage, les ouvriers français étant très-recherchés de la colonie européenne et du Mikado. Mais n'oubliez pas ceci, me dit-il, et c'est important: tous les Ja-ponais sont des menteurs, tous les mar-chands du pays, des voleurs.

Yédo est une ville immense, ou plutôt ce sont trois ou quatre villes mises bout à bout. De loin elle paraît quelque chose; mais, quand on y entre, quelle déception! Si l'on y arrive par le To-Kaido, on par-court des voies étroites, laides, irrégulières, aux maisons de bois basses et noir-cies; si l'on descend du chemin de fer, on se trouve dans la rue Gen-ja, bâtie en briques et en plâtras, pourvue d'arcades et de réverbères, belle voie, mais sans ca-ractère. On croirait être dans une sous-préfecture de France. Partout les bou-tiques débordent sur la voie, on y vend de la soie, des porcelaines, des armes, des comestibles, de l'huile de colza, de l'huile minérale, du riz; mais ces boutiques ne sont que des échoppes mal tenues. La ville est en tous sens sillonnée par des canaux fétides que l'on traverse sur des ponts à rampe aiguë. Entre l'Ogawa et la baie de Yédo s'élève un mamelon cen-tral couronné de fortifications cyclopé-ennes; c'est le "Siro," le centre du gou-vernement. Autour sont fixés les em-ployés, c'est la ville officielle; il y a là des jardins charmants, des bois, des champs, et la vue s'étend sur la baie. Mais dans ce quartier, occupé, comme nous l'a-avons dit, par des casernes, par des consu-lats, pas de boutiques, pas de mouvement; tantôt une escouade d'ouvriers allant au chantier; un bataillon se rendant à l'exer-cice, un employé se glissant à son ministère, voilà tout.

Dans la ville commerçante, ce n'est, au contraire, que bruit et mouvement. "On se presse devant les boutiques ouvertes, on flâne en regardant les étalages. Les petits métiers fondés sur la curiosité et le désœuvrement pullulent: sans parler des marchands qui étalent leurs marchandises par terre, d'honorables citoyens tiennent des loteries en plein vent, des vendeurs d'orvietan débitent leur boniment, des ba-ladins font des tours d'adresse à l'angle de deux rues. Des femmes portant leur en-fant sur le dos, des jeunes filles coquette-ment parées, une multitude d'enfants—le Japon est leur paradis—se croisent sans vivacité, sans tumulte et sans cris.

"Un bruit cadencé de voix humaines se fait entendre derrière vous; vous croyez reconnaître le commandement sec d'un ser-geant qui fait faire l'exercice à des recrues, et vous vous détournez: ce sont quatre "nisingo" attelés à une petite charrette à deux roues lourdement chargée qui s'ac-compagnent de ce cri guttural pour aller en mesure et prévenir les promeneurs. Quelques cavaliers passent à cheval, mais le mode de transport le plus employé est le "djenriksha," petit cabriolet minus-cule, suspendu et légèrement construit,

qu'un homme traîne au petit trot; quel-quefois il y en a un second en flèche. Ils filent rapidement en murmurant aux pas-sants "go-men-nassai," pardon. Jadis ces coureurs étalaient leurs torses nus et ta-toués, maintenant le gouvernement (il est partout le même, ce gouvernement!) les force à porter une méchante veste en coton bleu, qui bientôt trempée de sueur, en se refroidissant leur donne de magnifiques fluxions de poitrine. Il y a plus de cin-quante mille de ces véhicules à Yédo.

Dans le port, pour faire des parties de campagne, les Japonais ont des bateaux plats garnis de cuivre, d'une forme élé-gante, munis d'une toiture et de paravents à coulisses. Ces embarcations sont fort jolies. Mais ce qui, tant que je vivrai, me semblera le comble du ridicule et de l'absurdité, c'est la toilette des dames ja-ponaises. Leur robe, leurs larges manches me vont encore; mais leurs figures peintes, aux lèvres rougies avec je ne sais quoi, mais leurs dents couvertes de loque noire, quelle horreur!

—Voulez-vous venir voir les lutteurs japonais? me dit mon Bordelais qui ne m'avait point quitté.

Ça me va.

Nous voilà dans une espèce de théâtre rustique; le terrain est disposé en amphi-théâtre, ayant au milieu un terre-plein élevé et ressemblant à un billard circu-laire. Sur cet emplacement sont deux hommes énormes; ils ont le torse nu. Après toutes sortes de simagrées, ils s'em-poignent enfin. Oh! là! là! quelle mi-sère! ils se poussent, se serrent, cherchent à s'enlever. Le vainqueur est celui qui fait tomber son adversaire de dessus le terre-plein. Ils n'en finissaient pas. Foi de Jean Astier, dis-je à mon Bordelais, je vais leur faire leur affaire à tous les deux!

—Ne bougez pas, ils vous assomme-ront.

—Assommer Jean Astier, qui a tenu tête, à Paris, au "grand Savoyard," je voudrais bien voir ça!

J. SURMAY.

(La fin au prochain numéro.)

**Au Clergé.**—Nous avons l'honneur de rappor-ter à MM. les Econômes de Communautés, MM. les Curés et au Clergé en général que, depuis deux ans, nous avons ajouté à notre assortiment de marchandises sèches un département spé-cial destiné aux articles à leur usage, tels que Mérinos et Sacs diagonaux pour soutanes, Cor-lés à pantalons, Etoffes légères pour pardessus d'été, Draps et Casseurs noirs, etc., etc.

De plus, nous tenons dans notre assortiment général tout ce qui dépend de l'entretien de leur maison quant aux marchandises sèches.

Les circonstances tout à fait favorables dans lesquelles se trouve notre commerce nous per-mettront de leur vendre de 10 à 15 percent meilleur marché que qui que ce soit.

Nous donnerons une attention toute particu-lière aux ordres reçus par la poste.

Nos termes seront aussi faciles qu'ils le desi-eront.

Une visite est respectueusement sollicitée.

DUPUIS FRÈRES,  
605, rue Sainte-Catherine,  
Coin de la rue Amherst,  
Montréal.

**Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Cathe-rine.**—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis quelques mois, et des milliers d'acheteurs l'envahissent déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osions es-pérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'an-nonce de nos marchandises, ne descendant ja-mais à ce système vulgaire et trompeur d'an-nonces prônant des marchandises qui n'ont au-cune valeur appréciable. Nous savons, toute-fois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongers. Il nous suffira de dire que notre grande expé-rience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéniable sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos Etoffes à Robes à une commission de 2½ pour cent seule-ment. Nous coupons nos Draps et Tweeds gratis, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché! La haute répu-tation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires; J. N. AR-RENAULT, Gérant.